

muser à charger le foyer, que je venais d'em-
plir jusqu'à la gueule.

Je l'ai envoyé promener. Il est revenu à la
charge, disposant sur la pelle cinq ou six gran-
des briquettes de charbon dans lesquelles j'ai
fourré un grand coup de pied. Alors, il est de-
venu comme enragé, a voulu se précipiter sur
moi, me menaçant de son arme, quand ces mes-
sieurs sont survenus, je ne sais comment, et
l'ont empoigné.

—Allez, je vous prie, me chercher une des
briquettes que cet idiot voulait mettre au feu,
fit une voix impérative.

M. Demidoff regarda celui qui venait de par-
ler et acquiesça de la tête. Le capitaine du na-
vire, un peu pâle, assistait à cette scène.

La briquette fut apportée. Celui qui avait
parlé la brisa avec précaution. Des matières
s'en échappèrent. Il les examina un instant.

—Poudre, dynamite, fulmi-coton.

A ce moment, le petit Ito fit un pas en avant,
déjà il avait les poignets liés. Sa figure s'ani-
ma d'une lueur passagère et, dans son mauvais
baragouin, il dit :

—Moi, caché sous la table hier soir, ai com-
pris que vous étiez ennemi de mon pays, vous
êtes des chefs; pauvre Ito, moi toujours battu,
bafoué, j'ai voulu tuer grands chefs russes et
faire sauter tous pour sauver mon pays.

Mais, depuis un moment, le général Demidoff
le dévisageait avec instance; soudain il dit :

—Déliez monsieur.

Les cordes tombèrent, le général souleva alors
son chapeau, et saluant le prisonnier :

—Monsieur, je suis le général Demidoff, j'ai
eu l'honneur d'être détaché par mon Gouverne-
ment pour suivre les manoeuvres françaises en

1903 et, si je ne me trompe, j'ai eu l'honneur
de m'y rencontrer avec vous qui, alors, vous ap-
peliez le colonel Asashi.

Le petit Japonais sembla grandir, ses yeux
lancèrent des éclairs, sa taille, son attitude se
transformèrent, les rides de son visage disparu-
rent, à la stupéfaction des assistants de cette
métamorphose aussi étrange qu'inattendue.

Il s'inclina, non sans grâce, et, dans le plus
pur idiome russe :

—Général, vous m'avez reconnu comme moi-
même je l'avais fait. Je suis bien celui que
vous venez de dire.

Le général redressa sa haute taille.

—Ainsi donc, monsieur, voici la guerre que
vous nous faites, non content de venir sans dé-
claration de guerre, contrairement aux usages
civilisés, nous attaquer par trahison, vos offi-
ciers se déguisent en espions, joli métier pour
un soldat.

—Il n'est point d'action infâme pour qui sert
son pays. Vous en eussiez fait autant, général,
si on vous l'eût ordonné.

—Je ne crois pas, monsieur. Mais enfin, il
ne m'est pas possible de discuter plus longtemps
avec vous. Nos deux pays sont en lutte, le
Dieu des armées jugera. Mais pour vous, mon-
sieur, que j'ai surpris à mon bord, épiant nos
projets, vous n'ignorez pas le sort qui vous
attend.

—Je sais que je vais être fusillé, mais...

—Non, monsieur, comme espion, vous serez
pendu !

—Pendu, moi ! rugit de fureur l'officier ja-
ponais. Jamais !

D'un mouvement brusque de l'épaule, il se

dégagea du cercle qui l'entourait, bondit, et se
jeta dans la mer.

A l'endroit où il était tombé, une rouille san-
glante montra qu'un requin venait de passer.

Pensif, Son Excellence, le général Demidoff
s'appuya au bastingage, et on l'entendit mur-
murer :

—De rudes hommes ! Et il se découvrit,
imité par tous.

ENSORCELLEMENT

O vastes yeux, profonds comme des océans,
Où se perd ma pensée, où s'égaré mon rêve,
Dussé-je, tout brisé, rejaillir sur la grève,
Je veux plonger au fond de vos gouffres béants.

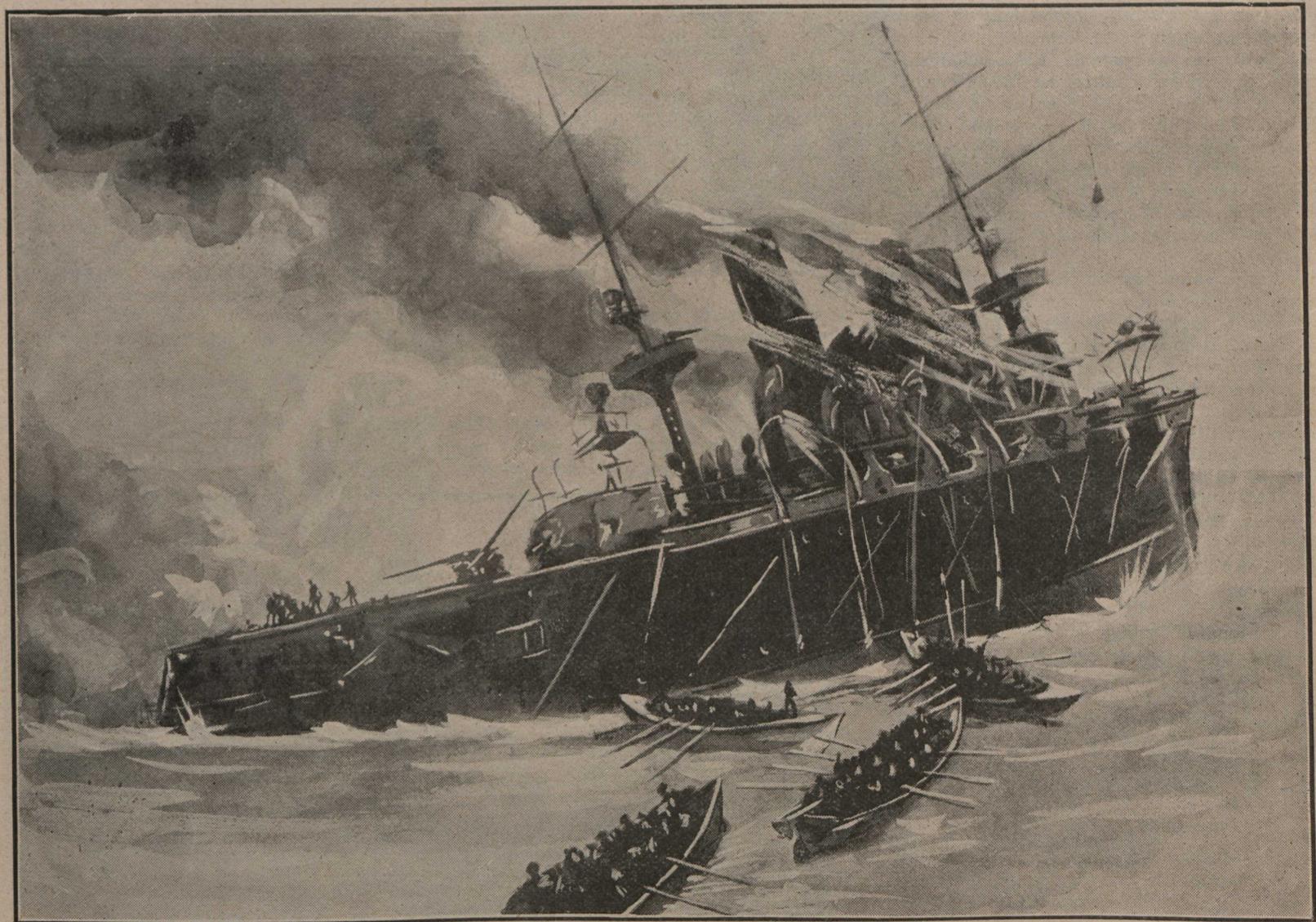
Je vais à vous d'un vol intrépide et fidèle,
O fanaux qui, dans l'ombre, épandez vos clartés.
Dussé-je ouvrir mon front et mutiler mon aile
Contre le verre épais où vous vous abritez.

Puis miroirs, montrez-moi l'image qui me hante,
Dût mon trop faible coeur se crispier d'épou-
[vante,
Dans le pressentiment lugubre de mon sort.

Feux follets vagabonds, sourire de l'abîme,
Dussé-je, en vous suivant, trébucher dans la
[mort,
J'expirerai joyeux si, tombant sur le fond,

J'ai connu de ses bras l'enlacement sublime !

HENRY MARCEL.



LA FIN HEROIQUE DU "VARYAG"

D'après des documents officiels, nous reproduisons ici la fin glorieuse du croiseur russe "Varyag", coulé avec la canonnière "Koerietz" en rade de Chemulpo, le 9 février dernier. On se souvient que ces deux navires se battirent contre toute une flotte de vingt unités japonaises, qui, malgré la protestation des commandants des navires étrangers en rade de Chemulpo, attaquèrent honteusement les deux navires russes. Ceux-ci, après un combat terrible, préférèrent se faire sauter que de se rendre à leur déloyal ennemi.